

Philippe Madec

# Fragments sur la peur et le souci

*Pour le colloque « Peurs d'aujourd'hui, création de demain » de l'association Pierre Riboulet à Paris à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-Belleville, le 28 novembre 2012*

## PEUR, CONTRAINTE OU PRINCIPE DE REALITE

La peur, une source de création ? Comme ce serait dommage ! Mais, puisqu'il est question de peur, commençons par partager une peur commune.

Juste avant le sommet sur le changement climatique à DOHA<sup>1</sup>, la Banque Mondiale<sup>2</sup> a enfin pris le relais du GIEC<sup>3</sup> avec la liberté d'énoncer ce que le groupe d'experts dépendant des gouvernements a du mal à dire tout en le sous-entendant. Dans le cadre du réchauffement climatique global, l'augmentation des températures qui idéalement ne devait pas excéder +2°C et seulement à la fin du siècle pour permettre une adaptation de l'humanité, est dépassée. Nous pouvons nous attendre à +4°C à l'horizon 2060, c'est-à-dire la fourchette la plus élevée des évolutions, la plus catastrophiques selon le GIEC<sup>4</sup>.

Tout le corrobore : avec 1998 qui est la troisième année la plus chaude, toutes les années de 2001 à 2011 sont les plus chaudes depuis le début des relevés de températures en 1850. La banquise arctique a fondu cette année plus que jamais, ce qui a augmenté l'appétit de toutes les compagnies pétrolières, qui continuent à chercher du pétrole plutôt qu'à investir massivement dans les énergies alternatives. Le cycle sécheresse-précipitations-inondations ne touche pas que l'Afrique. Etc.

En 2007, les Etats-Unis tirent la sonnette d'alarme : les abeilles disparaissent massivement et soudainement. Partout, leur taux de mortalité atteint des records. De la fin de l'année 2006 à la fin de l'hiver 2007 : perte de 60 % des colonies aux USA et jusqu'à 90 % dans certains Etats de l'Est et du Sud ; 40 % des ruches se sont vidées au Québec, 25 % des colonies sont décimées en Allemagne, idem à Taiwan, en Suisse, au Portugal, en Grèce et dans de nombreux autres pays d'Europe.

Alors la peur, la contrainte ou le principe de réalité comme moteur de la création ? Le fait est qu'aucune économie n'est prête à assumer une telle évolution, ajoute la Banque mondiale. Pour la première fois, une estimation des pertes financières potentielles liées à la disparition des abeilles est réalisée : près de 15 milliards de dollars rien qu'aux Etats-Unis.<sup>5</sup> Et il a fallu le passage dévastateur de l'ouragan Sandy sur la capitale mondiale la plus basse, la plus proche du niveau des océans : New York, pour que la conscience écologique se ravive aux Etats-Unis ; le coût de Sandy serait de 50 milliards de dollars de dégâts<sup>6</sup>.

Etc. etc.

---

<sup>1</sup> - Doha Climat Change Conférence, novembre 2012, [http://unfccc.int/meetings/doha\\_nov\\_2012/meeting/6815.php](http://unfccc.int/meetings/doha_nov_2012/meeting/6815.php)

<sup>2</sup> - <http://donnees.banquemondiale.org/theme/changement-climatique>

<sup>3</sup> - GIEC : Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'évolution du Climat ou IPCC, [http://www.ipcc.ch/home\\_languages\\_main\\_french.shtml#.UNXjLKV5kT8](http://www.ipcc.ch/home_languages_main_french.shtml#.UNXjLKV5kT8)

<sup>4</sup> - <http://www.ipcc.ch/pdf/special-reports/spm/sres-fr.pdf>

<sup>5</sup> - <http://www.science.gouv.fr/fr/dossiers/bdd/res/2856/la-disparition-des-abeilles-enquete/>

<sup>6</sup> - [http://www.huffingtonpost.fr/2012/10/30/quel-pourrait-etre-cout-ouragan-sandy\\_n\\_2042799.html](http://www.huffingtonpost.fr/2012/10/30/quel-pourrait-etre-cout-ouragan-sandy_n_2042799.html)

Ce n'est pas par peur que la production de mon atelier est écologique et éco-responsable. Non, « depuis plus de vingt ans, nous poursuivons un projet collectif de la conscience ; c'est un projet politique. Je le vois comme une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance. Il s'agit pour nous de ménager ce qui reste de nature et d'humanité, face à une responsabilité qui ne balance plus entre l'humanité ou la nature.<sup>7</sup> »

## HANS JONAS, « AIMER SES PEURS »

Dans son livre *Le Principe Responsabilité* publié en 1979<sup>8</sup>, le philosophe allemand Hans Jonas annonçait que la peur environnementale remplacerait la peur nucléaire dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle. De fait, la prise de conscience planétaire de la crise dans laquelle les activités humaines ont engagé la Terre crée une mobilisation unique dans l'histoire de l'humanité. Elle déclenche des actions instantes, différentes mais concordantes, aux niveaux mondial, régional et local, visant à la maîtrise du dérèglement climatique, à la prévention de la crise énergétique, à la préservation de la biodiversité et à la résorption des inégalités nord-sud. Que nous le sachions ou que nous le sentions, nous vivons l'histoire que le philosophe allemand Hans Jonas avait décrite dès les années dix neuf cent soixante dix : « Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain »<sup>9</sup>.

Si l'on croit Jean Greish à propos de l'œuvre du philosophe Hans Jonas, la peur loin d'être une faiblesse ou une lâcheté est un signal mobilisateur précédant l'art de se poser de bonnes questions<sup>10</sup>. Aimer ses peurs, proposait Jonas. La conscience de la peur et de la situation de crise donc plutôt que la peur et ses paniques. Comme l'illustre le Club de Rome. Le Club de Rome (auquel j'appartiens) avait dès 1972, quatre ans après 1968, dans son premier rapport dit « Rapport Meadows » traduit en français sous le titre « Halte à la croissance ? » avait posé les bases du constat qu'une croissance infinie ne pouvait s'opérer sans dégât dans un monde fini, sur une planète dont les limites se donnent<sup>11</sup>. La preuve est là aujourd'hui ; le dérèglement planétaire dont plus personne ne doute de l'origine anthropique l'atteste.

## LE SOUCI

Je préfère le souci à la peur.

Associés d'hier, à l'époque où la croissance était pensée infinie, quand tout allait bien, sans chômage et plutôt des difficultés pour répondre à la somme du travail à accomplir, l'innocence et l'insouciance avait marqué le début du modernisme. Ensuite, quand les problèmes se sont manifestés et alors que les mentalités n'avaient pas changés, le cynisme et la bonne conscience ont caractérisé les périodes plus récentes, la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, nous sommes davantage engagés dans le partage et la responsabilité commune, cette belle tenue, peut-être la plus humaine, certainement une condition inséparable de notre humanité. Le souci a changé de nature. Notre souci, lui-même, s'inscrit dans un nouveau rapport au monde. Ce n'est plus le souci ancien — la contrariété passagère. Aujourd'hui le souci est fondamental, car nous nous sentons responsables de nous-mêmes, mais nous nous sentons aussi responsables de la difficulté d'être des autres. Toujours en éveil, la philosophie nous y avait préparé : « l'être-au-monde est

---

<sup>7</sup> - MADEC Philippe, *étant donné...*, extrait de la conférence donnée à l'occasion de la réception du *Global Award for Sustainable Architecture 2012*, disponible sur [www.philippemadec.eu](http://www.philippemadec.eu), catégorie : conférence, date : 13.04.12

<sup>8</sup> - JONAS Hans, *Le Principe Responsabilité*, coll. Champs, éditions Flammarion, Paris, 1990

<sup>9</sup> - *ibid*, p.265.

<sup>10</sup> - GREISCH Jean, « Présentation » in JONAS Hans, *Le Principe Responsabilité*, op.cit, page 14

<sup>11</sup> - MEADOWS Donella, MEADOWS Dennis, RANDERS Jorgen & BEHRENS William, *Halte à la croissance ?*, Le Club de Rome, Rapport Meadows, Fayard, Paris, 1972, traduction : DELAUNAY Janine

essentiellement souci » avait écrit Martin Heidegger. Le souci de soi que Michel Foucault a particulièrement abordé ouvre d'emblée sur le souci de l'autre auquel s'est attaché Emmanuel Levinas.

Plutôt qu'à la puissance des moyens dont la recherche était l'enjeu majeur des modernes, le souci de soi et le souci de l'autre impliquent de penser à la finalité des actions, c'est-à-dire aux conséquences de nos actes. Préoccupation et assistance, attention et vigilance, voilà ce qui nous accompagne désormais. Ce sont les traits de l'action humaine qui conduisent à la rencontre et à la garde du monde dont nous avons la charge, qu'il ne tient qu'à nous de faire être et dans lequel nous avons le dessein d'être. Mais un monde — comme disent même les publicités reprenant la sagesse des indiens d'Amérique — un monde qui nous est prêté en attendant que nous le transmettions à nos enfants.

Notre responsabilité — la responsabilité — ne cesse d'être dite, redite. Nous voilà responsable sans repli possible. Emmanuel Levinas cite souvent cette phrase de Fédor Dostoïevski extraite de *Les Frères Karamazov* : « Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous, et moi plus que les autres »<sup>12</sup>. Mais alors comment peut-on parler de responsabilité si on admet comme horizon que l'homme peut être pris au sein de forces compulsives plus fortes que lui et qui l'exonéreraient de sa responsabilité ? Alors que nous savons bien que nous faisons l'expérience d'une responsabilité infinie, incalculable et sans répit. C'est que le sens serait ailleurs et pourtant là tout autour ; il serait dans la vie en train de venir, depuis toujours déjà là, au creux de ce qui nous tue chaque jour. La responsabilité envers soi et autrui est l'enjeu éthique premier, l'habitation est l'enjeu architectural principal. La responsabilité de l'habitation est le devoir des architectes.

De même que notre souci a changé de nature, la figure de l'autre s'est accrue. Maintenant l'autre porte quatre visages : soi, l'autre, le grand autre et la terre. Il y a l'autre celui-là en face de moi et le grand autre ceux-ci autour de moi. Soi est un autre, en ce qu'il est porteur d'une part d'humanité, une part qui ne m'appartient pas mais dont j'ai la responsabilité. Et certain que la terre et les hommes sont une seule et même chose, force nous est de considérer aujourd'hui la terre comme une part indissociable d'autrui.

Ainsi me semble-t-il, pouvons-nous entendre l'annonce du théoricien Alberto Pérez-Gomez au colloque de Montréal en 1991 *Architecture, Ethics and Technology* : « Si l'architecte doit jouer un rôle au vingt-et-unième siècle, dans un monde complexe et plus conscient des contraintes environnementales et des différences culturelles, un monde où la technique continuera néanmoins de s'étendre à l'échelle de la planète, il doit méditer sur des stratégies propres à révéler la capacité de sa discipline à concrétiser une intentionnalité éthique »<sup>13</sup>.

## TOUT CELA SE JOUE A L'AUNE DE LA PEUR FONDAMENTALE

J'ai écrit en 1992 l'histoire de *Le Coyote, le Petit renard, le Geai et le Pou*<sup>14</sup> qui choisissait de vivre ensemble et de s'établir parce que le monde devenait de plus en plus difficile à vivre. L'errance essentielle du coyote s'est transformée en une lente et infinie chute contemporaine : « Nous tombons. Je vous écris en cours de chute »<sup>15</sup>, écrit le poète René Char. Dans cette longue chute, l'architecture reste la condition du repos, la planche de vivre de l'autre et de tous. De là viendrait l'idée du bien-commun présente dans les textes des théoriciens de l'architecture depuis Vitruve. Réaliser la planche de vivre d'autrui : il me semble que c'est là, l'architecture.

---

<sup>12</sup> - LEVINAS Emmanuel, *Ethique et infini*, dialogue avec Philippe Nemo, éditions Fayard, Paris, 1982, page 95.

<sup>13</sup> - PEREZ-GOMEZ Alberto, *Architecture, Ethics, and Technology*. Mac Gill editions, Montréal, 1992, page 16

<sup>14</sup> - MADEC Philippe, *Le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou*, éditions Sujet-Objet, Paris 2004 ; épuisé, disponible en copyleft sur le site [www.philippemadec.eu](http://www.philippemadec.eu)

<sup>15</sup> - CHAR René, *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, éditions Gallimard, Paris 1979, page 53.

Vingt ans plus tard, je suis revenu vers cette idée dans mon récent livre sur « *L'architecture et la paix, éventuellement une consolation* »<sup>16</sup>. Nous sommes incomplets, inachevés. « De longtemps, et toujours aujourd'hui, nous cherchons à nous accroître de la puissance des murs, des planchers et des toits. On dit cela, n'est-ce pas, et l'on se satisfait de cette idée convenue. Pourtant, c'est plus encore. Les murs, les planchers et les toits ne sont pas seulement un vœu de l'esprit ; ils ne configurent pas que l'abri des choses ; ils installent le lieu où l'essentiel de l'homme se réfugie, un morceau sans lequel sa bulle ne pourrait pas tenir. Peut-être que ce « tout » qu'ils ont perdu, ce chez soi qui attache chacun à son logement est le rempart fragile, mais un rempart tout de même contre la puissance dévastatrice de cette impie Médée, notre mère la nature, et contre la barbarie de l'autre, et encore contre la pénurie de soi. Un rempart à la fois en deçà et au-delà de ce qui permet l'existence quotidienne. Peut-être « une contre-sépulture », selon la formule de René Char. »

Le soir rentrons chez nous, nous mettons à nu, et nous nous confions aux murs plus que nous le faisons à quiconque, nous nous abandonnons. « Escortés d'un train de vies, nous rentrons chez nous, confier la peur du hasard aux murs et aux choses, récolter les fragments d'un secret bonheur et accéder à l'expérience de l'étendue qui fait fondre les mondes intérieur et extérieur en deux contrées inséparables. » Là serait l'architecture : dans la consolation. « À la peur que provoquent la guerre et la misère, la demeure et la ville opposent leurs capacités à rassurer, à redonner confiance, à procurer une aisance, un aplomb et une fermeté, même si ces concevables qualités ne sont jamais acquises et doivent être rejouées chaque jour. »

« Dans ce monde de catastrophes et de pornographie du drame, dire le bonheur et la joie, sans béatitude, en entreprenant de laisser à la beauté sa survenue, à la vie son retour tout-puissant, s'avère aussi difficile qu'indispensable, sans dénouement certain alors que la vie l'emporte à chaque fois. Ils sont bien là ces foulards blancs, sous la bannière de ceux qui flottaient à Grozny, puissantes remontées du désir de vivre de femmes tchéchènes, toujours héritières de leurs ancêtres amazones mais, cette fois-là, messagères de paix. Quand elles ne sont pas asservies, quand elles refusent l'abîme pour vie, les femmes sont les premières de retour. Dehors, lacérées d'injustice, elles sortent en une colère explosive, longuement germée, hargneuse et contenue, s'exposent pour confronter le barbare à son atrocité, s'effondrent sous l'ultime coup puis se relèvent en cri et crachent à la face de l'indigne la force bouleversée du retour de la vie. Il ne reste plus rien à leur ôter ; tout leur a été volé, y compris la peur. Droites, arquées, cambrées, déterminées, l'index pointé pour seule arme, elles ramènent leurs hommes au logis, regagnent ce qui reste de leurs maisons, dans les gravats les rangent, partent chercher de l'eau, du pain, peut-être du lait et reviennent chez elles avec l'enfant. »

Alors est-ce cela ?

Pour agir et créer faudrait-il dépasser ses peurs, comme font les femmes tchéchènes, et les aimer, selon Hans Jonas ?

---

<sup>16</sup> - MADEC Philippe, *L'architecture et la paix. Éventuellement, une consolation*, les nouvelles éditions Jean-Michel Place, Paris, 2012